

III

coarer-kalondan

**LE  
TESTAMENT  
DES  
DRUIDES**

numéro spécial neved

# RAKSKRID

Pour la première fois à notre connaissance, depuis qu'elles ont été recueillies par M. de la Villemarqué, les "Séries" du "Barzaz-Breiz" livrent une partie de leur sens caché, grâce à la persévérance et à l'érudition de mon ami et maître M. E. Coarer-Kalondan,

Nous connaissons les qualités d'ethnographe, d'historien, de poète et d'ardent Breton de M. H. de la Villemarqué. Mais il était peu versé en ésotérisme. Peut-on le lui reprocher ? Il est impossible d'être un spécialiste en toutes choses. Ce n'est pas déconsidérer la science et le talent de notre illustre compatriote de dire que ses explications ne satisfont pas l'homme du vingtième siècle, favorisé par le développement intensif de l'édition qui met à la portée de sa main toutes sortes d'ouvrages, et favorisé également par des connaissances en Celtisme plus étendues et obtenues selon des méthodes plus rigoureuses d'investigation et de spéculation.

Les "Séries" ont été sans doute longtemps cette succession intrigante de nombres, ce rapprochement étrange d'images inattendues. Elles étaient devenues un passe-temps mnémotechnique, peut-être même une sorte de comptine que les enfants répètent à satiété pour rythmer leurs jeux. De là à intituler ce chant : "Gousperoù ar Raned" (Vêpres des Grenouilles), il n'y eut qu'un pas, vite franchi. "Gousperoù" dans ce sens que l'air avait ce quelque chose de religieux que l'on retrouve à l'église ; et "Raned", trait d'esprit transformant le terme "Rannoù" (Séries).

Le chant des "Séries" n'est pas purement local. Tant pis pour ses détracteurs. N'ai-je pas eu le privilège d'entendre une de ses variantes populaires enregistrée, il y a quelques années, sur bande magnétique par M. Trévidic, de Carhaix ?

M. E. Coarer-Kalondan se penche sur la matière celtique, dans son aspect symbolique, depuis près de quarante ans. Les "Séries" ont été maintes fois passées au crible de ses connaissances, au cours des longues méditations du non-voyant qu'il est. Supériorité d'un homme plus exercé que d'autres à une constante recherche intérieure. Qu'il soit remercié pour ce supplément d'âme qu'il apporte !

On ne peut oublier que ce dialogue du Druide et de l'enfant nous est parvenu en breton. Il est l'empreinte d'une certaine tournure de pensée, imparfaitement rendue, malgré le mérite des traducteurs. Nul ne pourra donc aller plus avant dans la Sagesse traditionnelle des Celtes, s'il ne consent à assimiler une forme proche de leur parler. C'est pourquoi je terminerai par un acte de foi en notre langue :

« Ra vezo meulet ar yezh he deus kaset Furnezh hon Tadoù-kozh betek ennomp ! Ra vezo splannoc'h c'hoazh ar Sklerijenn geltiek a gresko Pinvidegezhioù ar Bed-mañ ! »

Ar Gwir a-enep d'ar Bed !

Aldrig RUSSON,

## Les Origines

Chaque race possède, dans son trésor folklorique ou religieux, un ou plusieurs documents, d'aspect puéril ou incompréhensible, qui ne sont en fait que des textes hermétiques chargés de conserver, au travers des siècles, la Tradition ancestrale dans sa pureté originelle.

Les Indous ont les Vedas. Les Juifs la Kabbale et le Zohar. Les Scandinaves les Sagas. Les Pasquans leurs mystérieuses Tablettes. Les Celtes, grâce à leur indéfectible attachement aux choses du passé, ont su préserver jusqu'à nos jours trois de ces importants monuments littéraires : le cycle de Cuchulain en Irlande, le Barddas chez les Gallois et les Séries chez les Celtes continentaux.

Recueillies au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par le grand folkloriste breton Théodore Hersard de la Villemarqué, les Séries figurent en tête de son immortel *Barzaz-Breiz*, ouvrage dont George Sand disait qu'on ne devrait le lire qu'à genoux.

Ce *Barzaz-Breiz*, composé de chants épiques, de sônes populaires et d'hymnes religieux, connu et connaît encore une très grande vogue. S'il est le livre de chevet de tous les Celtisants bretons, ce qui est normal, il figure également dans la bibliothèque de tous les Celtophiles du monde entier. Une telle notoriété ne pouvait que lui créer des ennemis et des détracteurs.

L'on prétendit donc que l'ensemble des pièces qui le composent n'avaient jamais été recueillies par de la Villemarqué, mais bel et bien écrites par lui.

L'authenticité des œuvres magistrales est toujours mise en doute par les mesquins, dont elles ulcèrent gravement la jalousie.

Si véritablement de la Villemarqué avait composé lui-même les quelques milliers de vers, puissants dans leur simplicité, qui forment cet ouvrage, il eût eu droit à la couronne de Poète universel qu'Homère eût dû lui céder.

Un tel génie ne se fut point arrêté en si beau chemin. D'autres ouvrages fussent nés de son art poétique, moins bons peut-être, mais encore dotés d'une belle facture.

Or, contretemps détestable pour les détracteurs du *Barzaz-Breiz*, les autres œuvres de l'écrivain breton ne sont que des travaux de folkloriste reproduisant un certain nombre de textes anciens, plus ou moins connus et les accompagnant de commentaires, à vrai dire souvent superficiels. En somme, de la Villemarqué n'a jamais fait preuve que d'un génie : celui d'un très habile collectionneur de vieux chants et de vieux poèmes, celui d'un distingué archéologue de la littérature.

Qu'il ait remanié certains textes trop ardues pour les Celtisants de son époque, qu'il ait complété, par-ci par-là, quelques strophes malencontreusement estropiées, cela s'avérait inévitable ; le découvreur de poteries anciennes ne lave-t-il pas les pièces qu'il trouve en terre et ne tente-t-il pas d'en rassembler les fragments ?

Là, toutefois, se borna la collaboration du génial folkloriste avec le génie populaire de sa race.

qu'en convaincre les ultimes sceptiques.

L'explication des Séries que nous allons entreprendre ne pourra

Jamais un seul homme, fût-il d'un génie prodigieux, n'a pu, ni ne pourra, faire tenir tant d'enseignements divers, dans un unique poème.

D'ailleurs, certains de ces éléments, tel que celui de la triade 2 et celui du septième élément dans la Série 7 ne pouvaient être connus de de la Villemarqué qui ne possédait, et pour cause, ni l'antique Connaissance, perdue depuis déjà bien des siècles, ni les données modernes sur lesquelles nous nous appuyerons pour les éclaircir.

La seule hypothèse plausible que l'on puisse présenter, quant aux origines des Séries, est qu'il s'agit d'un résumé très condensé de l'enseignement traditionnel des Druides composé aux premiers siècles de notre ère, par un groupe de Bardes initiés, spécialement entraîné à ce genre de tour de force littéraire.

Quel fut le mobile qui les poussa à exécuter ce travail prodigieux ? Nombre de sages de l'antique Celtie avaient prophétisé l'ère d'indigence déjà le XIX<sup>e</sup> siècle. A cette ère d'obscurantisme, le très copieux enseignement druidique n'eut pas résisté. La Tradition celtique eut alors été perdue pour tous irrémédiablement.

Tandis que condensés dans un poème relativement court, truffé d'images frappantes et construit selon les règles d'une mnémotechnique éprouvée par l'usage, elle avait quelques chances de parvenir jusqu'à nous.

Les auteurs se fiaient, alors, dans leurs héritiers spirituels pour méditer et commenter ces vers jusqu'à en extraire la « substancifique » moelle. C'est ce que nous allons tenter.

Certes, nous n'avons pas la prétention d'atteindre pleinement ce but louable, mais très au-dessus de nos faibles forces.

Cependant, nous estimerions avoir accompli intégralement notre tâche, si les quelques lueurs qui seront projetées sur ce texte souvent abstrus pouvaient aider des traducteurs, plus aguerris que nous, à retrouver le sens caché du poème hermétique des Séries.

Notre traduction du texte breton des Séries en français ne sera pas toujours semblable à celle qu'en a donné l'auteur du *Barzaz-Breiz*. Que l'on n'y voie pas un crime de lèse linguistique. Cette différence vient de ce que de la Villemarqué n'a cherché que le sens direct du poème, alors que nous voulons en tirer le sens ésotérique et, dans n'importe quel idiome, un mot déterminé prend toujours un sens différent suivant qu'on le considère du point de vue profane ou du point de vue symbolique.



## Première série

*Nulle Série ne s'impose si ce n'est :  
Le Trépas père de la Douleur.  
Rien ne le prime. Rien ne le complète.*

Terrible sentence d'une grandeur funèbre. Inutile de lui chercher un sens ésotérique. L'affirmation se suffit à elle-même. L'état d'humanité est totalement dominé par la Mort et n'existe que par rapport à elle.

Chaque jour vécu est un jour de moins à vivre. Chaque seconde écoulée nous rapproche de façon insensible, mais irrésistible, de celle où nous rendrons le dernier soupir.

L'existence n'est donc, en somme, qu'une lente agonie, et l'enfant qui vient de naître est un moribond en puissance.

La seule nécessité absolue, ici-bas, est donc la Mort, fin dernière sur notre plan, du moins de tout ce qui vit.

Pour assurer son règne et dissocier les éléments unis par la naissance, elle utilise la Douleur.

Par les blessures et les maladies, elle ruine notre être physique. Par les souffrances morales elle s'attaque à la partie animique de notre individu.

Le Temps ne comptant pas pour elle, elle s'avère tantôt rapide et brutale, tantôt lente et patiente. Quoi qu'il en soit, elle est par excellence l'Inexorable.

Pour nos contemporains, la Mort est une source inépuisable d'effrois.

Cela provient de ce que le scepticisme du siècle dernier et du nôtre a fortement entamé les croyances traditionnelles de la Survie.

Il n'en allait pas de même pour nos lointains ancêtres. Convaincus de la pluralité des existences, ils considéraient le Trépas comme un simple phénomène de transformation, comme quelque chose d'assez analogue au passage de l'un à l'autre tableau d'un même spectacle.

Conçue dans ce sens la Mort n'est plus si redoutable. Tant s'en faut. Elle n'entraîne même plus la rupture, si pénible, des sentiments d'affection et d'amour, puisque l'agonisant sait qu'il pourra en renouer la trame dans une prochaine existence.

Bien mieux, le mourant, qui avait, et pour cause, plus à se plaindre qu'à se féliciter des circonstances de sa vie finissante, trouvait dans la mort, non seulement la certitude d'échapper aux maux qui le torturaient, mais encore l'espoir de se réincarner dans de bien meilleures conditions et, partant, de jouir, dans un avenir plus ou moins proche, de ce dont il avait été privé durant l'actuelle expérience.

L'on comprend alors pourquoi, considérant l'importance primordiale de la Mort dans l'évolution humaine, les Sages de notre race lui consacèrent le premier paragraphe de leur enseignement.

Une légende populaire prétend que lorsque les Trappistes de stricte observance se croisent, ils doivent se dire : « Frère, il faut mourir ! ». Cette croyance est d'autant plus fausse que ces moines sont voués au silence quasi-absolu.

Rien, par contre, n'eût empêché les initiés de la Sagesse celtique d'échanger ce solennel propos. Dans leur bouche il eût pris un sens grave, certes, mais dénué de terreur. Le Trépas n'était pour eux que l'inéluctable dominante de l'état d'humanité.



## Seconde série

*Deux bœufs devant une coque,  
Tirant et soufflant,  
Voyez la merveille!*

C'est avec raison que l'auteur du Barzaz-Breiz, dans le commentaire qu'il fit de cette Série, nous dit qu'elle se rapporte à la légende des deux bœufs blancs du dieu Hu-Gadarn<sup>o</sup> ; mais il n'a point donné le sens ésotérique de ce passage de la mythologie celtique. Il est d'ailleurs probable qu'il n'en avait pas pénétré les arcanes, attendu que pour y arriver nous serons contraints d'avoir recours à un texte semblable, d'origine orientale, dont le sens caché a été heureusement divulgué par plusieurs commentateurs bien informés.

Hu-Gadarn, désireux d'extraire le soleil de l'océan des eaux et des boues cosmiques, attela ses deux bœufs blancs à l'astre. Les animaux sacrés accomplirent la besogne que leur maître leur avait assignée.

Toutefois, l'effort était si pénible que l'un des bœufs en mourut. Désolé d'avoir perdu son compagnon de joug, le second s'étendit près du cadavre de son frère de peine et se laissa périr de désespoir.

Le même thème, ou peut s'en faut, se retrouve dans l'affabulation mythologique de l'Orient, où les bœufs sont remplacés par des chevaux et la coque par un char. Il ne pouvait en être autrement dans des régions où les bovidés vivent en complète liberté et sont l'objet de la vénération et du respect populaires.

Transposant l'explication de la fable orientale à l'occidentale, nous obtenons ce qui suit :

La coque enlisée représente l'esprit humain profondément enfoncé dans la matière par son incarnation.

Toute la vie durant, le corps physique, symbolisé par le premier bœuf, et le corps animique son compagnon de joug, peinent et travaillent pour l'en tirer.

L'on sait ce qu'il advient. Usé par les souffrances et la vieillesse, le corps matériel trépassé.

Déséparé par l'abandon de ce support de chair, grâce auquel il avait, jusqu'alors, pris part à la vie active et sensorielle, le corps subtil voit sa mission terminée.

Son rôle de trait d'union entre les éléments spirituel et matériel de la combinaison humaine ayant pris fin, il meurt à son tour. Seule, la parcelle d'Esprit qui constitue le Soi de chaque individu demeure, car elle est impérissable. Et, voyez la merveille! dégagée de la matière, elle retrouve la plénitude de son génie originel augmentée de la somme des expériences accumulées durant l'existence qui vient de finir.

## Troisième série

*Il y a trois subdivisions en ce monde-ci  
Trois commencements et trois fins,  
Pour l'Homme et pour le Chêne aussi,  
Trois royaumes merveilleux :  
Aux fruits dorés, aux fleurs radieuses  
Et aux enfants ricrus.*

La Série 3 confirme et complète la précédente.

Il y a trois subdivisions en ce monde-ci : nous les avons vues il s'agit du plan matériel, du plan animique et du plan spirituel.

Lorsqu'un Esprit s'incarne, il commence par assembler autour de lui toutes les matières fluidiques nécessaires à l'élaboration d'un corps subtil complet. C'est là le premier commencement.

A son tour le corps subtil agglomère les éléments solides et aqueux susceptibles de former un corps physique apte à servir de véhicule terrestre aux deux parties déjà existantes. Cette opération nous est connue du point de vue profane. Nous l'appelons gestation, et elle constitue le second commencement.

La naissance, enfin, fait de ces trois composantes une entité indivise, animée par le fluide vital et dotée d'une personnalité propre que seule la mort détruira. C'est là le troisième commencement.

Un temps plus ou moins long se passe ; puis le Trépas dissocie les membres de cette tri-unité. C'est la première fin.

Le corps grossier se désagrège, chacun de ses atomes retourne à la masse terrestre dont il était issu. La seconde fin est accomplie.

A ors, le corps animique, perdu dans l'espace, subit le sort d'une bouffée de fumée. Il s'étire, se dilue, s'écliloche, se disperse et disparaît. Il ne reste plus que l'Esprit. Le cycle des trois fins est achevé.

Jusqu'ici l'enseignement des Druides est parfaitement conforme à tous les autres postulats traditionnels. Mais cette similitude ne sera pas de longue durée.

Pour l'Homme et pour le Chêne aussi affirme le troisième vers du premier tercet de cette série. Voilà le boulet tiré à blanc dans le bel édifice des dogmes qu'il est de bon ton d'admettre.

La combinaison tri-partite n'est pas, comme d'aucuns le prétendent, l'apanage exclusif de l'Humanité. Elle caractérise également le Chêne, partant tout le règne végétal, et, par voie de conséquence, l'animal, moyen terme entre la plante et l'Homme, ne peut qu'en bénéficier.

Mais, si nos ancêtres consentaient aux trois règnes supérieurs de la nature terrestre la tripartition Corps, Âme et Esprit, ils devaient en toute logique, la consentir également au quatrième règne de cette nature, le règne minéral. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et le premier vers du premier tercet de cette Série dit bien : Il y a trois subdivisions dans ce monde-ci ; sans faire la moindre des restrictions en ce qui concerne l'une des parties composant ce monde.

Reconnaître à la masse minérale de notre planète non seulement un corps physique (c'était indiscutable), mais encore un corps animique (ce qui que nous commençons à découvrir en étudiant la radioactivité des minéraux) et surtout un élément spirituel. C'était rejoindre les ascètes qui font régir chaque planète par un Esprit auquel ils donnent le titre de génie de telle planète. C'était aussi se rapprocher singulièrement des conceptions paternelles de l'Âme du monde. Théorie que devaient reprendre, bien plus tard, certains philosophes du Moyen Âge et singulièrement le Breton Abelard pour qui les pierres, les plantes et les graines contenaient l'embryon d'un monde de nous influencer.

Quels sont, maintenant, ces trois royaumes en héritage transmis par des fruits dorés, des fleurs radieuses et des enfants rieurs ?

L'on sait, d'après le témoignage de moines et d'asphyxiés ramené en extase à la vie, qu'avant de perdre totalement conscience, l'individu en voie de désincarnation revoit en un éclair le film complet de son existence. C'est ce que l'Église appelle le Jugement particulier.

L'Esprit recueille alors le fruit (l'expression est directe) des épreuves et des bonnes actions subies et commises par son corps matériel. C'est là le royaume enfanté des fruits dorés.

Une récapitulation analogue se produit lorsque la désagrégation des cellules de la chair et du sang entraîne la séparation du corps animique d'avec son véhicule terrestre. L'Esprit forme alors une gerbe de toutes les souffrances morales que l'Âme a endurée et de toutes les manifestations de bonté, de générosité, d'amour, etc., qu'elle a générées. C'est alors le royaume des fleurs radieuses.

Lorsque, enfin, le corps subtil s'est lui-même dissous, l'Esprit demeuré seul, ayant comme on l'a vu déjà, recouvré la plénitude de son génie, séjourne durant un temps indéterminé sur le plan des esprits désincarnés, au contact avec ses semblables totalement débarrassés des soucis de ce monde et, par conséquent, en proie au plus juvénile au plus candide des optimismes. Il est dans le troisième royaume, celui des enfants rieurs.

Dans sa splendide insouciance, l'Esprit oublie alors les erreurs, les fautes, voire les crimes commis lorsqu'il faisait partie d'une entité humaine. Toutefois, si rien ne se crée, rien ne se perd, et ces crimes, ces fautes et ces erreurs travaillent dans l'ombre et le silence. Ces causes engendrent des effets qui se feront sentir lorsque, sortant de l'état d'euphorie dans lequel il se complait au troisième royaume, l'esprit reprendra conscience de sa mission évolutive.

Cela se nomme la loi de Karma chez les Indous et, chez les Celtes, la loi de Krouti.

## Quatrième série

*Quatre pierres à aiguiser,  
Pierres à aiguiser merveilleuses.  
A aiguiser le glaive des braves.*

Dans toutes les traditions, le glaive est le symbole de la Vérité de la Lumière spirituelle. Les imagiers du Moyen Âge, pétris de symbolisme, représentèrent les anges, gardiens du paradis terrestre après le bannissement d'Adam et d'Eve, armés d'épées flamboyantes. C'est de cette même arme rayonnante que, dans nombre de cas, saint Michel terrasse le dragon.

Quelles sont donc les quatre pierres à aiguiser, assez merveilleuses pour redonner du fil à ce glaive symbolique, c'est-à-dire pour intensifier le flamboiement de la lumière spirituelle ? Nous venons de voir que nos ancêtres admettaient l'incarnation de l'Esprit en voie d'évolution non seulement dans l'état d'humanité, mais encore dans ceux de la minéralité, la végétalité et l'animalité, retirant de chacune de ces expériences un potentiel évolutif qui, joint à son génie individuel, accroissait chaque fois ses facultés de perception de la vérité transcendante.

Les règnes minéral, végétal, animal et humain sont donc les quatre pierres magiques capables d'aiguiser l'épée symbolique de la lumière ineffable.

## Cinquième série

*Cinq ceintures de la terre,  
Cinq âges dans le Temps,  
Cinq pierres sur notre sœur.*

Cette Série serait parfaitement incompréhensible si l'on n'était pas en mesure d'aller quérir dans des textes traditionnels, non celtiques, les données susceptibles d'en déterminer le sens.

Heureusement pour nous, les mythologies méditerranéennes, la Bible, les livres sacrés de l'Inde et nombre d'autres documents vénérables par leur antiquité nous apprennent que les races et les civilisations se succèdent, et que, bien avant l'ère dite historique, il y eut des peuples qui dominèrent le monde entier. Civilisations, peuples et races disparurent entièrement ou partiellement lors d'épouvantables cataclysmes dont le dernier en date serait le déluge.

Les Théosophes qui, comme tous les sectateurs d'écoles différentes, détiennent une part de Vérité, sont plus précis sur ce sujet et, chose curieuse, leur enseignement coïncide avec celui de la Série que nous étudions présentement.

D'après eux, cinq races-mères se seraient déjà succédées sur notre globe, la race indo-européenne, à laquelle nous appartenons, étant la cinquième.

Chacune d'elles se développa suivant le même processus. Née sur un point donné des terres émergées, elle a une enfance, durant laquelle s'accomplit sa croissance, un âge mûr où elle domine sur la terre entière, puis une vieillesse, qui marque son déclin et qui se termine par une catastrophe déclenchée par la folie de ses fils et leurs abus des secrets arrachés à la nature. Alors, une suivante, née d'un essaim de la précédente, prend sa place et suit inéluctablement le même chemin.

Notre race blanche n'a pas connu un autre destin. Elle est née dans le berceau eur-asiatique, a conquis de gré ou de force le monde entier et s'apprête, avec sa science démoniaque, à se détruire elle-même un jour, au profit d'un de ses groupes dissidents.

La corrélation existant entre les cinq rondes de ces races-mères et les cinq ceintures de la Terre est trop frappante pour que nous la laissions passer sans l'adopter.

Le plus simplement du monde, les cinq âges du Temps correspondent aux cinq périodes déterminées par la montée, l'apogée et l'écroulement de chacun de ces civilisations géantes.

Moins évidente est l'explication des cinq pierres sur notre sœur.

Cette mystérieuse sœur ne serait-elle pas tout bonnement la parcelle d'Esprit qui constitue l'élément supérieur et impérissable de notre être? Les cinq pierres pesant sur elle et la tenant asservie seraient alors nos cinq sens. Ce serait d'autant plus vraisemblable que ceux qui se sont penchés sur le problème des cinq races-mères préci-

tées prétendent fréquemment que chacun des périodes déterminées par leur existence fut marquée par la prédominance d'un sens et l'abâtardissement progressif de ceux qui les avaient précédés dans cette sorte de royauté.

La première race-mère fut sans doute dominée par le toucher, sens élémentaire que développait singulièrement la structure de l'épiderme humain. C'est, de tous les sens, celui qui est le plus tombé en désuétude. Pour s'en convaincre, il n'est que de se rendre compte des possibilités qu'il renferme et que les aveugles savent mettre en valeur.

Avant la seconde période, ce fut le sens olfactif qui monta à son apogée. Contrairement à ce qu'enseignent les ouvrages scientifiques, ce sens est double et comprend l'odorat et le goût, facultés qui sont une, attendu leur grande similitude et l'interdépendance des muqueuses qui leur servent d'organes. Combien notre goût et notre odorat sont devenus précaires, voyez plutôt les animaux, grâce au sens olfactif ils sont capables de reconnaître les denrées qui leur sont bénéfiques de ce les qui leur feraient du mal. Ils sont également en mesure de suivre, au flair, une piste tracée depuis déjà plusieurs heures.

La troisième famille, celle qui dit-on aurait eu la peau noire, se distingue par l'ouïe. Ses lointains héritiers, les nègres de notre époque, ne sont-ils pas encore en mesure de percevoir à des distances considérables des bruits imperceptibles pour une oreille blanche? Leur musique n'est-elle pas, par excellence, non une excitation de l'Esprit, mais une excitation des sens?

Avec ceux qu'il est convenu d'appeler les Atlantes, ce fut la vue. Tout le monde a entendu vanter l'acuité visuelle des Rouges de l'Amérique pré-colombienne, qui étaient, en partie du moins, descendants de cette race. D'autre part, l'on a de bonnes raisons de croire que les Egyptiens pré-pharaoniques étaient également en partie fils des Atlantes, n'est-il pas curieux, alors, de remarquer que leurs portraits, même tracés de profil, portent toujours les deux yeux? Preuve de l'importance attachée à la vue par ces lointaines peuplades.

Reste à déterminer la nature du cinquième sens, celui qui donne la race blanche dont nous ressortissons. C'est sans contredit celui du sexe.

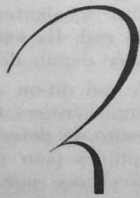
C'est au cours de notre âge que la faculté de procréation est la plus intense. Jamais la planète n'a compté autant d'habitants que de nos jours. Certes, la médecine, par sa lutte contre la mort, y est pour beaucoup, mais ce n'est, toutefois, pas à elle seule à qui l'on puisse attribuer l'intégralité de cette surpopulation. L'Inde, par exemple, où les conditions d'hygiène sont relativement précaires, n'a-t-elle pas vu sa population s'accroître de plusieurs dizaines de millions d'individus en moins d'un siècle?

Chacun de ces sens, en faisant participer l'être d'une façon plus intense à la vie sensorielle, crée un handicap de plus à l'évolution de l'Esprit. Le sexe, par exemple, est celui qui le fait pénétrer le plus avant dans la matière par l'incarnation, or l'âge du sexe, le nôtre est



précisément le Temps noir où l'incompréhension et le matérialisme sont à leur développement maximum.

Une sixième race-mère suivra inévitablement la nôtre. Quel sens sera donc celui qui gouvernera sa civilisation ? Peut-être sera-ce la faculté de transmettre la pensée à distance. Ce sens existe déjà à l'état rudimentaire et les métapsychistes pensent qu'il ira en s'accroissant. Puisse-t-il, à l'encontre de ses devanciers, être bénéfique à l'évolution de l'Esprit !



## Sixième série

*Six petits enfants de cire,  
Potentialisés par le pouvoir de la lune,  
Si tu ne le sais pas, je le sais.  
Six herbes dans le chaudron.  
Le nain veille la mixture,  
Son petit doigt dans sa bouche.*

Comme de la Villemarqué le fait judicieusement remarquer dans son commentaire, le premier tercet de cette Série est ni plus ni moins qu'une formule de magie.

C'est l'envoûtement caractéristique, mais un envoûtement perfectionné. Certains magistes emploient non seulement une statuette pour influencer sur la destinée de la personne visée, mais en utilisent trois, qu'ils enterrent à proximité de la demeure du sujet suivant une figure représentant un triangle équilatéral. Ainsi les radiations des statuettes se propageant suivant les médianes se croisent au centre géométrique de la figure qui est précisément la demeure de l'envoûté. Si, au lieu d'un seul triangle et de trois statuettes, l'on utilise six enfants de cire, disposés en sceau de Salomon, l'on obtient une polarisation double du centre géométrique qui est mathématiquement le même pour les deux triangles.

Mais ceci relevant de la Magie et n'étant pas du fait même la matière particulière de cette étude, nous passerons rapidement et attaquerons sans plus tarder le second tercet, qui est de beaucoup le plus important de toutes les Séries, parce qu'il résume l'odyssée de l'Esprit en voie d'évolution.

L'auteur du Barzaz-Breiz nous dit qu'il est un rappel de la fable de Koridwenn et du nain Gwion. Il a pleinement raison, mais de même qu'il n'a pas donné le sens ésotérique de la légende de Hu-Gadarn et de ses breuils, il ne donne point celui du mythe de la déesse et du nain.

Voulant doter son fils de l'omniscience, Koridwenn plaça six herbes magiques dans un chaudron qu'elle plaça sur un trépied.

L'on alluma un feu, sous le chaudron, dont un vieillard aveugle fut chargé d'entretenir la flamme. Puis le nain Gwion reçut mission de veiller à l'ébullition de la mixture. Une goutte du liquide brûlant sauta sur l'un de ses doigts, qu'il porta, instinctivement, à sa bouche afin d'atténuer la douleur. Gwion devint aussitôt omniscient. Sachant que la déesse se vengerait terriblement, le nain prit la fuite. Mais Koridwenn se lança à sa poursuite. Gwion se transforma successivement en lièvre, poisson, puis oiseau, tandis que parallèlement la déesse devenait levrette, loutre et épervier. Survolant un mulon de graines, le malheureux fuyard se fit semence et se laissa tomber du haut des airs. Aussitôt la poursuivante se métamorphosa en poule noire et fit tant du bec et des pattes qu'elle découvrit Gwion graine et Pavala. Elle eut alors qu'elle allait être mère et accoucha de l'homme au front rabeux.



Simple conte de nourrice, comme on en trouve tant dans le folklore celtique dira-t-on. Oui, en apparence, mais en apparence seulement. Car cette fable puérile n'est que le déguisement exotérique d'un enseignement plein de profondeur et de sagesse **initiatique**.

La goutte avalée ne rappelle-t-elle pas la pomme biblique, et la colère de Koridwenn celle de Jéhovah ?

Le nain Gwion, malheureux héros de ce conte mythologique, est, tout simplement, la personnification de la parcelle d'Esprit en évolution dont chacun des êtres est détenteur. Quant à la déesse, son rôle dans la mythologie celtique est bien connu, elle représente la Nature naturée tout à la fois tortionnaire et bienfaitrice de chaque élément spirituel, qui se doit de prendre vie maternelle en elle afin de retourner, un jour, à l'Unité originelle.

Dans le chaudron magique de l'expérience, la Nature-Koridwenn a placé ces plantes magiques que sont les facultés nécessaires au plein épanouissement du génie individuel, et ce chaudron symbolique est posé sur le trépied : Corps, Ame et Esprit.

La préparation de cette mixture transcendante se fera à l'aide de la Vie, dont l'entretien est confié à l'aveugle Destin, alias loi de Karma ou de Kroui.

Redoutant, à juste titre, les tourments endurés au cours des divers états contenus dans la Nature, l'Esprit-Gwion s'efforce d'y échapper le plus rapidement possible.

Pour ce faire, il se jette à corps perdu dans une série de transformations successives, qui le feront évoluer au maximum. Il prend ainsi contact avec les quatre éléments primordiaux et en subit les épreuves ainsi qu'il est rituel de le faire en toute initiation. Gwion buche le Feu, Lièvre il touche à la Terre, Poisson il traverse l'Eau, puis oiseau il vit dans l'Air.

Mais ces avatars au sein du règne animal ne suffisent pas à le délivrer de l'emprise de la Nature naturée. C'est alors que le pauvre Gwion se transforme à nouveau et prend place dans l'in vraisemblable quantité de semences humaines que le sexe mâle dégage en vue d'une seule fécondation de la femme.

Alors la poule noire, suprême métamorphose de la Nature en laquelle il faut identifier la matrice féminine, s'empare de la seule semence-Gwion, à l'exclusion de toutes les autres. Ainsi naîtra l'Homme, dont la face dressée vers l'infini des cieux rayonne d'intelligence.

Au sortir de l'état d'Humanité, Gwion-Esprit en aura fini avec les poursuites opiniâtres de Koridwenn-Nature. Le cap des grandes souffrances matérielles sera doublé et la voie du retour à l'Unité s'ouvrira à lui largement ouverte.

## Septième série

*Sept soleils et sept lunes,  
Sept planètes ou destinées y compris la Poule.  
Sept éléments, y compris la Farine de l'Air.*

Les peuples anciens, et nos ancêtres ne s'en distinguaient point, désignaient le séjour des vivants sous le vocable du Monde du Soleil et celui des morts du nom de Monde de la Lune. Expressions poétiques chargées de rendre plus compréhensible aux âmes simples la grande loi métaphysique, que Rudolph Steiner devait définir comme l'alternance régulière des vies objectives et subjectives.

C'est à cette succession d'états d'incarnation et de désincarnation enseignée, aussi bien par les Sages de jadis que par les grands ésotériques modernes, que fait allusion le premier vers de cette Série.

Certes, a priori, l'on serait tenté de croire que ces sept soleils et sept lunes rappellent, simplement, le déroulement de la semaine.

Il n'en est rien. Car nos aïeux ne divisaient pas le Temps en fractions de sept jours et sept nuits, mais en quinzaines, d'où nous est restée la coutume du règlement bimensuel des manœuvres.

Mais, alors, pourquoi sept alternances d'objectivité et de subjectivité, plutôt qu'une ou que cent ?

L'écrivain antroposophe déjà cité, Rudolph Steiner, qui faisait du druidisme sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, en a donné la solution.

Selon lui, l'évolution des êtres s'effectue sur sept planètes d'objectivité ayant chacune en regard sa planète de subjectivité.

Sur chacune de ces planètes doubles l'être en évolution connaît une destinée différente conditionnée par les composantes plus ou moins matérielles constituant le corps physique de ces mondes. C'est ainsi que dans l'une au moins de ces planètes la mort n'existe pas et que l'Esprit y change l'enveloppe matérielle aussi souvent que nous changeons de vêtement.

La coïncidence de ces sept planètes et de ces sept destinées explique alors l'emploi dans le deuxième vers du terme breton Planeden, qui signifie à la fois l'Etoile et le Sort.

Au cours de chacune des phases de cette évolution septenaire, l'Être prend contact avec l'élément dominant de sa planète, dit Steiner dans l'une ce fut le Feu, dans l'autre l'Eau, une troisième donna l'Air et présentement nous connaissons la Terre. Puisque les planètes de l'antroposophe sont au nombre de sept, les éléments doivent nécessairement être de même quantité. C'est précisément ce qu'affirme le troisième vers de notre Série.

Dans son commentaire de la Série sept, de la Villemarqué nous cite d'après le barde Taliesin, ces sept éléments. Il y a, naturellement, les quatre primordiaux : le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre puis viennent les Vents, en qui il convient de voir la représentation des Fluides

et des Courants cosmiques, les Brumes, lesquelles constituent véritablement un élément à part, dédaigné des savants, on ne sait trop pourquoi. car, de fait, elles ont leur vie propre étant trop denses pour être gaz et trop légères pour être liquides. Enfin, le septième et le plus important de tous est Nwyre, la Farine de l'air, l'éther philosophal cet élément unique, seul corps véritablement simple, dont les combinaisons diverses constitueraient tous les corps déjà connus, durs, liquides ou gazeux, et que nos modernes savants viennent de mettre en évidence par la désintégration de l'Atome.

Ce Nwyre, sans doute matière composante de notre être animique, ce Nwyre, que pressent seulement notre orgueilleuse science, nos lointains ancêtres en connaissaient l'existence. Cela est indiscutable et magistralement prouvé par divers textes celtiques anciens.

Il est à la fois curieux et admirable que ce soit la Science et les doctrines ésotériques modernes qui viennent confirmer l'enseignement de nos Sages antiques et qui permettent d'en élucider les symboles souvent abstrus dont l'entendement échappa, totalement à plus de cinquante générations !

Avant d'en terminer avec cette Série il nous faut encore préciser ce qu'est cette Poule, comprise, au second vers, parmi les sept planètes ou destinées.

Il suffira pour cela, de nous reporter aux aventures de Gwion et de Koridwenn que nous venons de voir à la Série précédente.

L'ultime transformation de la déesse est une poule noire, qui avale Gwion semence, symbolisant la matrice féminine fécondée par la semence humaine, en qui se formera le corps physique de l'Homme au front radieux.

La poule représente donc l'état d'incarnation sur notre globe, où la vie est donnée par reproduction organique, tant dans le règne humain que dans l'animal ou le végétal. Par extension, la Poule symbolise donc à la fois la destinée terrestre et la planète sur laquelle se déroule cette destinée.



## Huitième série

*Huit vents soufflant,*

*Huit feux, y compris le tantad*

*Allumé en Mai sur le mont du Combat*

*Huit génisses blanches comme l'écume*

*Paissant dans l'île de Dana.*

*Les huit génisses de la Dame.*

Avec la Série 7 se clôt le cycle des enseignements métaphysiques. Le chiffre 8 nous fera pénétrer dans celui des enseignements religieux, où nous trouverons exposés le résumé des rites et traditions sacerdotales de nos ancêtres.

Les huit vents qui soufflent ne sont point, comme on pourrait le croire, ceux qui déferlent des points cardinaux et des points intermédiaires.

L'année celtique comptait huit fêtes principales. Or de même que la liturgie catholique propose des prières et des thèmes de méditation particulière pour chacune des grandes fêtes du calendrier grégorien, de même, la liturgie celtique prévoyait pour les **Gutuates** des oraisons et des sujets de réflexion correspondant à chacune de ses huit solennités. Chacune d'entre elles étant vouées, plus particulièrement, à la dévotion de l'un de ces dieux qui n'étaient que les reflets de Celui que l'on représentait par les trois rais  $\Lambda$  ou Cris de la Lumière.

Quant aux huit blanches génisses sacrées, celles de la Dame, c'est-à-dire de la déesse Dana, il suffit, pour en comprendre le sens, de les rapprocher de leurs congénères les vaches sacrées de l'Inde.

Il est d'ailleurs intéressant de noter ce rapprochement, qui constitue l'une des multiples preuves que nous avons de l'étroite parenté existant entre les grands concepts du passé celtique et ceux, toujours vivants, de l'Inde brahmanique. Parenté due, sans doute, à la communauté d'origine. Ces deux grands courants de pensée étant, selon toute vraisemblance, fils jumeaux de la religion et de la philosophie originelles de la Race blanche.

Revenons à présent aux huit feux, dont parlent le second et le troisième vers du premier tercet de cette Série, que nous avons réservés à dessein, étant donné la nature particulière des commentaires qui s'y rapportent.

Chacun de ces feux était allumé le soir de l'une des huit grandes fêtes celtiques, en l'honneur du dieu de la lumière physique et spirituelle ainsi que du dieu célébré plus particulièrement par cette solennité.

Le plus important de tous était celui qui, le premier mai, était embrasé en l'honneur du dieu de la Lumière lui-même. On le nommait Tantad ou Feu père.

Il est curieux que ces pratiques païennes ayant disparu avec l'instauration du Christianisme en Celtie, un seul de ces feux se soit conservé, celui du solstice d'été qui, on ne sait trop pourquoi, hérita du titre de Tantad, qu'il porte encore.

Ces feux étaient allumés sur des hauteurs visibles de fort loin à la ronde, afin que ceux qui n'avaient pu se déplacer pour assister à la cérémonie puissent, cependant, y participer.

La Sagesse de tous les peuples a toujours prétendu que l'Esprit soufflait de préférence sur les lieux élevés. L'embrasement des bûchers sacrés sur des hauteurs ne pouvait donc qu'être bénéfique.

Cependant, ces monts ou collines portaient, ainsi que l'indique le troisième vers du premier tercet, le nom du mont du Combat. C'est que les Celtes y allumaient également les feux destinés à prévenir les habitants de la région qu'une bataille était imminente et qu'il était urgent que les guerriers se rassemblent en armes pour y participer.

Nombre de hauteurs situées sur les territoires occupés jadis par nos aïeux, et à plus forte raison par nous-mêmes, portent des noms dont la racine est ce mot Kad ou Cad qui signifie combat.

L'on peut affirmer à coup sûr que ces lieux élevés connurent autrefois les brillantes cérémonies célébrées en l'honneur des divinités celtiques et qu'ils connurent également, hélas ! l'embrasement des bûchers de guerre, dont les flammes dévorantes et tourbillonnantes appelaient les braves au rendez-vous d'où ils devaient se ruer à la conquête de la gloire ou du trépas.



## Neuvième série

*Neuf petites mains blanches sur la table de l'aire,  
Près de la tour de Lézarneur  
Et neuf mères versant beaucoup de larmes.  
Neuf Korriganes dansant,  
Couronnées de fleurs, vêtues de laine,  
Autour de la fontaine, sous la pleine lune.  
La laie et ses neuf marcassins,  
A l'entrée de leur bauge,  
Grognant et jouissant,  
Fouissant et grognant :  
Disciples ! disciples ! disciples ! accourez au pommier,  
Le vieux sanglier va vous instruire.*

La Série 8 nous a présenté quelques pratiques religieuses, et singulièrement le culte du Feu, tel que le célébraient les prêtres de Belen.

La Série 9, elle, nous fera prendre connaissance des principales caractéristiques du sacerdoce féminin.

Le premier tercet nous fait assister à la cérémonie antique correspondant à ce que l'on appelle, de nos jours, une prise de voile.

Nos jeunes filles vont entrer en religion. Elles viennent de prêter serment de fidélité, de chasteté et d'obéissance en étendant la main sur la table d'un dolmen.

Pourquoi plus un dolmen qu'un menhir ? Et pourquoi un monument megalithique, alors que l'on est certain que ces pierres gigantesques ne furent pas érigées par les Celtes, qui ne possédaient ni la vigueur physique ni les connaissances mécaniques nécessaires au maniement de ces monstres minéraux ?

C'est que, s'ils n'en étaient point les auteurs, les Sages de la Celtie avaient conservé, par la tradition, le sens symbolique de ces grandioses et frustes monuments, qui dataient, selon toute vraisemblance, de la quatrième ceinture du monde, c'est-à-dire, ainsi que nous l'avons déjà vu, de la civilisation qui avait précédé le cycle de la race blanche.

Or, le menhir, ou pierre levée, représente l'Esprit, l'Unité, l'activité, la masculinité, tandis que le dolmen ou table de pierre, dont la pièce maîtresse est une horizontale symbolise la Matière, la pluralité, la passivité, la féminité et se trouve donc, du fait même, en harmonie avec tout ce qui se rapporte à la femme.

Après avoir prononcé ce serment, les postulantes étaient pour ainsi dire cloîtrées dans un collège sacerdotal féminin sis, soit sur une île située au large, ou au milieu d'un fleuve, ou encore au centre d'un impénétrable marais, soit dans la clairière la plus inaccessible d'une profonde forêt, et ce, pour des années, durant lesquelles elles demeuraient à peu près totalement séparées du monde.



Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le troisième vers de ce tercet nous présente les mères de ces jeunes vestales celtes en proie à la plus amère des afflictions.

Les mères de nos religieuses cloîtrées ne connaissent-elles pas de semblables souffrances morales ?

Le second tercet, qui nous montre les prêtresses dans l'exercice de leur sacerdoce est un petit chef-d'œuvre. Il résume en ses trois courts vers tout ce qui se rapporte à la féminité ou la symbolise.

L'on y retrouve les neuf jeunes filles, devenues prêtresses de la déesse Koridwenn, personnification de la Nature naturée.

Ces Korriganes dansent en cercle autour d'une fontaine, la nuit, au clair de lune. Or, l'eau, la nuit et notre satellite appartiennent, en ésotérisme, comme en grammaire, au genre féminin, et sont les attributs ordinaires des hypostases féminines de la divinité. Le symbolisme chrétien lui-même, en décore ses représentations de la Vierge. Nombre de ses statues portent un manteau étoilé, rappelant le firmament nocturne. D'autres surmontent un croissant de lune, ou le portent à leur diadème. Marie enfin est la maîtresse chrétienne des eaux, patronnant les plus célèbres sources miraculeuses de la chrétienté et protégeant les marins qui l'invoquent sous le vocable d'Étoile de la mer.

Il n'est pas jusqu'à la vêtue et la décoration des Korriganes qui ne relèvent du mode féminin vu sur le plan occulte.

Elles sont couronnées de fleurs ; et celles-ci, tant par leur beauté et la fragilité, que par leur mission de reproduction des plantes, s'harmonisent parfaitement avec la femme.

Enfin ces prêtresses de la déesse celtique sont habillées de laine.

Or si l'initié doit être rituellement vêtu de lin, tissu végétal isolant, pour que les opérations transcendantes auxquelles il se livre ne soient troublées par aucune radiation extérieure, l'initiée, par contre, dont le rôle est de vibrer à toutes les effluves radiantes externes, doit être vêtue de laine, tissu que son origine animale rend éminemment réceptif et parfait conducteur.

Mais, pour accomplir pleinement la mission sacerdotale à laquelle elles s'étaient vouées, les vierges consacrées de l'antiquité celtique devaient recevoir un enseignement particulier, une sorte de formation ésotérique et traditionnelle que, seuls, les détenteurs des vérités ancestrales pouvaient leur dispenser.

C'est pourquoi le troisième tercet nous montre les neuf novices allant recevoir les leçons de leur instructeur.

La terminologie symbolique des Celtes désignait toujours les Druides sous l'appellation de Sanglier ; animal auquel les apparentait leur retraite isolée au plus profond des forêts.

Parallèlement, les grandes Prêtresses chargées de la direction des collèges féminins étaient assimilées aux laïes, et les catéchumènes, hommes ou femmes, en voie d'initiation, l'étaient aux petits du sanglier et de la laie aux marcassins.

Cette dernière strophe nous évoque donc la grande Prêtresse au seuil de la résidence de son couvent celtique appelant les neuf étudiantes en ésotérisme, et les dirigeant vers le pommier sacré à l'ombre duquel un Druides, à qui l'âge confère science et vénérabilité, leur prodiguera son enseignement.

Le détail le plus curieux de ces derniers vers consiste précisément en la nature de l'arbre sacré des prêtresses.

Alors que les Druides sont placés sous la protection du Chêne, les Bardes sous celle du Bouleau et les Ovates sous celle de l'If, les femmes consacrées étaient vouées au Pommier sauvage.

Il est impossible de penser à la pomme sauvage des prêtresses celtes sans établir, immédiatement, une comparaison évocatrice entre ce fruit et celui que le berger Pâris offrit à Vénus, ou bien encore celui qu'Eve cueillit sur l'Arbre de la Science, du Bien et du Mal, à l'instigation de Lucifer transformé en serpent.

Par ses couleurs veloutées, par sa chair agréable au goût, par la tentation qu'elle excite en se trouvant à la portée de la main, la pomme n'est-elle pas le parfait symbole du pouvoir de séduction de la Femme, pouvoir dont l'utilité cosmique est de pousser l'Homme aux rapports sexuels dont dépend l'Incarnation et par conséquent l'évolution de l'Esprit ?



## Dixième série

*De braves gens voyant dix vaisseaux  
Venant du pays Nannète,  
Malheur ! malheur à vous, Vénètes !*

Il s'agit en l'occurrence d'un indiscutable rappel du combat naval qui opposa la marine armoricaine aux galères latines, lors de la conquête des Gaules par les Romains. Combat qui devait se terminer au détriment des Armoricaïns, et tout particulièrement des Vénètes, dans les eaux desquels cette désastreuse bataille eut lieu, d'où l'interjection : « Malheur à vous, Vénètes ! ».

A première vue, ce fragment d'Histoire semble ne comporter aucun sens caché. Cependant, en y réfléchissant bien, l'on ne tarde pas à en comprendre le symbolisme.

Il s'agit cette fois d'un symbole numéral. Il est bien certain, en effet, que les galères romaines étaient assez nombreuses, et que le chiffre de dix qui leur est accordé par le ou les auteurs des Séries serait parfaitement ridicule s'il ne comportait, en lui-même, un enseignement philosophique.

Dix est le nombre marquant le retour à l'Unité, mais à une Unité passablement dissemblable de celle qui l'a précédée.

Plus que la prise de Gergovie ou que la reddition d'Alésia, la bataille des Vénètes marque le triomphe des Latins sur les Celtes.

Ce succès militaire préludait à la victoire de la culture méditerranéenne sur le Celtisme.

Quelques siècles suffirent à romaniser totalement la Gaule proprement dite, tandis que l'Armorique et l'île de Bretagne s'intégrèrent plus ou moins dans l'Empire.

Après avoir héroïquement résisté au paganisme romain, le Druidisme, épuisé et abâtardi, devait s'effacer devant les doctrines chrétiennes et, pour survivre partiellement, se fondre avec elles dans le Christianisme celtique.

L'antique tradition des Sages d'Occident allait être contrainte à se mettre d'elle-même en sommeil, et à demeurer, durant des siècles, dissimulée sous les dehors trompeurs et mal compréhensibles de poèmes hermétiques, tandis que triompherait le nouvel ordre des choses.

C'était le retour à l'Unité, mais à l'Unité renouvelée et n'avant qu'un certain nombre de points communs avec la précédente, d'où l'emploi que rien ne semble légitimer du nombre dix dans cette Série.

## Onzième série

*Onze prêtres de Belen blessés par le fer,  
Venant du pays des Vénètes  
Avec leurs épées brisées.*

L'enseignement de la Série onze est, comme celui de la dixième, d'ordre numéral.

Nombre de Symbolismes considèrent le chiffre 11 comme maléfique. Il n'en va pas autrement dans le cas présent.

En s'armant de l'épée, en prenant part au combat, les Beléïens, gutuatres voués au culte du dieu de la Lumière, ont transgressé la loi des hommes initiés et consacrés au sacerdoce qui proscribit toute violence.

La malédiction de l'Esprit s'apesantira sur eux. Leur caste sera anéantie. Leurs rites abandonnés. Leurs dogmes et vérités foulés aux pieds, bafoués et tournés en ridicule. Leur peuple sera mis sous le joug et opprimé. Car ils ont commis le sacrilège par excellence, la faute contre l'Esprit, celle qui ne se pardonne point ; et les forces supérieures qui leur venaient jadis en aide se détourneront d'eux.

Il en fut ainsi. Et la malédiction fut si totale que, deux mille ans après la faute des prêtres combattants, les Celtes ont si parfaitement perdu l'esprit de leur tradition qu'ils croient de bonne foi que leurs ancêtres étaient des brutes sans intellect, des sauvages sans civilisation, des barbares sans culture.

Mais la malédiction, fût-elle divine, ne saurait être éternelle. Nul châtiement infini ne peut équitablement atteindre des êtres finis.

Rachetée par la souffrance des peuples celtiques privés de leur conscience particulière et de leur génie propre depuis deux millénaires, la faute des gutuatres de Belen sera remise, et le soleil celtique, celui de la Sagesse occidentale, brillera à nouveau, selon les concepts de notre époque, face au vaste océan des Atlantes.

Rien ne s'oppose en effet à ce que les problèmes de notre époque soient étudiés à la lumière des normes de la tradition. Leur solution y gagnerait en efficacité et se trouverait surtout en pleine harmonie avec l'instinct physique et les aspirations spirituelles de notre race, ce qui n'est pas un facteur à dédaigner.

## Douzième série

*Douze mois, douze signes.  
L'avant-dernier,  
Le Sagittaire pointe la flèche de son arc.  
Les douze signes se combattent.  
La belle vache, la vache noire et blanche,  
Sortant de la forêt des dépouilles,  
La flèche du Sagittaire dans la poitrine.  
Son sang ruisselle.  
Elle beugle, tête levée.  
Trompe sonnante, Tonnerre et feu.  
Vent et pluie, feu et tonnerre !  
Rien, plus rien. Rien ni Série.*

Le cycle des Séries traitant des questions sacerdotales étant terminé, un autre prend sa place. Ce cycle ne comprendra d'ailleurs qu'une Série, la plus longue de toutes et aussi la plus étrange.

Nous nous trouvons brusquement en présence d'une prophétie, et quelle prophétie ? Celle qui annonce, à grand renfort de précisions astrologiques et astronomiques, la fin du monde, ou, plus vraisemblablement, la fin d'un monde, celui de la race blanche. Car chaque grande civilisation voyant arriver son heure dernière eut certainement l'impression que sa disparition entraînerait inéluctablement celle de la planète.

Dès le premier vers de ce chant, nous acquérons une certitude : les Sages de l'antique Celtie connaissaient le zodiaque. Et, comme on retrouve cette connaissance chez tous les peuples anciens, on est fondé de croire que ces signes ne furent points créés par les Chaldéens, ainsi que l'on le crut longtemps, mais qu'ils figuraient dans l'héritage que la civilisation dite Atlante légua à nos très lointains ancêtres.

Se basant sur la succession ordinaire de ces signes et sur la prévision d'un brusque bouleversement de cet ordre établi, qui fait éclater un conflit entre le Taureau et le Sagittaire, la Série douze nous donne les caractéristiques du cataclysme qui mettra fin au règne planétaire de la civilisation blanche.

Nous n'aurons pas, ici, la vaine prétention de déterminer, d'après ce texte, les phases de ce terrible événement et d'en préciser les circonstances. Ce travail relève de l'Astrologie et doit, pour être convenablement fait, être exécuté par un spécialiste particulièrement compétent.

Nous nous bornerons exclusivement à remarquer que le dernier tercet contient, dans sa terrifiante concision, tous les détails que l'on retrouve dans d'autres textes sacrés traitant du même sujet. Ni l'Évangile ni l'Apocalypse ne sont mieux renseignés. Ils donnent, certes, plus de développement à la prédiction, dépeignant en termes plus ou moins sibyllins les ultimes convulsions de ce monde en lutte contre lui-même, mais le plan général en est identique. Les points principaux, ceux qui constituent, à proprement parler, les fondements immuables de ces prophéties, se sont tous donné rendez-vous dans les deux premiers vers de ce tercet épouvantablement magnifique. Tout y est : le feu du ciel et le feu de la terre, le vent et la pluie, de nouveau le feu de la terre et celui du ciel, il n'est pas jusqu'à l'annonce de la catastrophe, faite à son de trompe, qui ne soit mentionnée dans le poème celtique tout comme dans celui de saint Jean.

Reconnaissons humblement et franchement que l'on ne peut être que troublé par l'analogie existant entre les documents, rédigés à des époques différentes, en vertu des connaissances traditionnelles de peuples s'ignorant aussi totalement qu'il était possible de le faire en ces périodes reculées.

Ceux des humains qui vivront ces heures fatales et qui assisteront au déroulement des événements annoncés depuis des milliers et des milliers d'années comprendront, alors, toute l'importance de ces textes vénérables et tout l'usage bénéfique que l'on eût pu en faire.

Hélas ! il sera trop tard.

La race blanche exhalera son dernier soupir en prononçant cette phrase de regret, que tous les agonisants laissent tomber de leurs lèvres pâlies : « Si j'avais su ! ».



Il est évident que les principes de la morale ne peuvent être établis sur une base purement rationnelle. La morale est une science pratique qui vise à guider l'homme dans ses actions. Elle ne peut donc être réduite à une simple logique ou à un calcul. Les principes moraux sont le résultat d'une réflexion profonde sur la nature humaine et sur les exigences de la vie en société. Ils sont donc fondamentalement liés à la condition humaine et à la recherche du bien. Les philosophes ont tenté de fonder la morale sur des bases rationnelles, mais ils ont toujours échoué à établir des principes universels et immuables. La morale est donc une science qui évolue avec le temps et qui est influencée par les circonstances sociales et culturelles. Elle est une science humaine et non une science exacte. Les principes moraux sont donc des principes de sagesse et de prudence, et non des principes de logique pure. Ils sont le fruit d'une expérience et d'une réflexion qui ont permis à l'homme de découvrir ce qui est bon et juste pour lui et pour sa société.

La morale est une science qui vise à guider l'homme dans ses actions. Elle ne peut donc être réduite à une simple logique ou à un calcul. Les principes moraux sont le résultat d'une réflexion profonde sur la nature humaine et sur les exigences de la vie en société. Ils sont donc fondamentalement liés à la condition humaine et à la recherche du bien. Les philosophes ont tenté de fonder la morale sur des bases rationnelles, mais ils ont toujours échoué à établir des principes universels et immuables. La morale est donc une science qui évolue avec le temps et qui est influencée par les circonstances sociales et culturelles. Elle est une science humaine et non une science exacte. Les principes moraux sont donc des principes de sagesse et de prudence, et non des principes de logique pure. Ils sont le fruit d'une expérience et d'une réflexion qui ont permis à l'homme de découvrir ce qui est bon et juste pour lui et pour sa société.

